

Edith Melo Furtado
Département de Français et d'études francophones
Université de Goa



Résumé : *Par une analyse de 3 œuvres romanesques, l'auteur envisage deux situations d'exil : d'abord celle d'un sujet québécois quittant son pays natal pour aller « vivre ailleurs » dans un monde de valeurs différentes souvent contradictoires donc hostiles ; ensuite celle d'un Goannais demeuré à Goa après 4 siècles de domination portugaise, et à qui l'indépendance et le rattachement à l'Inde font connaître la situation étrange d'un véritable « exil intérieur ». Qu'il soit extérieur ou intérieur, l'exil rendu nécessaire par la mondialisation, est toujours, en fin de compte, le douloureux et complexe apprentissage d'une nouvelle vie.*

Mots-clés : *diaspora, exil, identité, adaptation*

Abstract : *Drawing on three novels, the author deals with two situations of exile : first, the québécois who leaves his motherland and lives elsewhere, in a world of different and contradictory and thus, hostile values ; next, the Goan, in Goa, earlier dominated by the Portuguese for four centuries, for whom freedom and rejoining India lead to the strange experience of an "interior exile". Whatever may be the type of exile, further experienced through globalization, it will always be the painful and complex learning process of a new life.*

Key words : *diaspora, exile, identity, adaptation*

L'ère de la mondialisation et du déplacement, l'interdépendance entre hommes et systèmes politiques ainsi que la mixité des ethnies à l'échelle du monde rendent presque impossible la délimitation des notions de diaspora et d'exil. Celle de territoire est déjà repensée par les contacts virtuels dans l'ère du cyberspace où l'espace physique ne détermine plus l'appartenance et l'identité. Les différentes générations de la diaspora elles-mêmes, n'expriment plus leur identité de façon identique. Le sentiment de l'appartenance et de la non appartenance dépend du degré d'adaptation de l'individu à la culture de l'Autre qui lui est imposée par son milieu et par les circonstances. Un processus

de perte et de gain accompagne la réalisation de la construction identitaire. Tout d'abord la question de l'identité se pose comme la conséquence d'un 'trajet', d'un voyage réel ou symbolique d'une personne qui, soit quitte son lieu d'origine pour poursuivre un rêve ou un projet précis en « terre promise », soit reste dans son pays après décolonisation. Se pose alors pour elle des questions existentielles sur son identité. Dans une époque de migrations multiples, de brassages de races et de cultures, de langues et d'ethnies, la reconnaissance identitaire devient difficile sinon inutile, surtout, dans des sociétés d'immigration comme le Canada, les Etats-Unis, l'Australie et autres. La multiplicité d'ethnies et le multiculturalisme ébranlent la notion d'identité nationale. Même l'identité ethnique ou culturelle, inhérente à l'individu dès sa naissance, n'est plus facile à discerner.

Il s'agit ici d'une écriture produite au contact de l'Autre à travers deux types d'expériences : celle du sujet migrant au Québec et celle du postcolonial en Inde, dans l'état de Goa, colonie portugaise pendant 450 ans et récupérée par l'Inde en 1961. Alors que le Québec se distingue du reste du pays par sa spécificité culturelle, langagière et historique, sans exclure la prédominance de la religion catholique jusqu'aux bouleversements résultant de la Révolution tranquille, Goa est caractérisée par une culture métissée, hybride, bien évidente dans son paysage humain et dans son expression culturelle. Dans les deux cas, l'imaginaire se conçoit en fonction de l'exil : d'une part, le déplacement à l'extérieur du pays, du familier vers l'incertain, vers l'Autre, où s'expriment les tensions provoquées par la rencontre de la culture d'origine avec la culture du pays d'accueil ; et d'autre part, la perte de tout un passé familier, d'institutions centenaires et d'un mode de vie qui, lors de la décolonisation, se transforme, change et souvent disparaît. Dans son propre lieu d'origine, le Goannais devient l'Autre, submergé par des communautés culturelles diverses venues de partout en Inde et porteuses d'une nouvelle culture. L'exil commence là où s'achève la certitude d'un quotidien familier, remplacé par les questions et les attentes d'un avenir imprévu.

En raison de la multiplicité des situations d'exil, l'identité de chaque émigré ne peut plus être ramenée aux définitions classiques d'expulsion ou d'exclusion. Quelle identité Régine Robin, Juive polonaise, née en France, émigrée au Québec et traversée par des multiples cultures peut-elle s'attribuer ? Ou Marco Micone, de la communauté Italo-québécoise ou encore Dany Laferrière, né à Haïti et partageant sa vie entre Montréal et Miami ? Ou dans le contexte indien, l'écrivain goannais, Carmo de Sousa, au nom de famille portugais mais d'ethnie indienne, ayant vécu à Goa ? Ou Margaret Mascarenhas, de père indien de Goa, et de mère américaine, née aux Etats-Unis, habitant au Venezuela pendant une bonne partie de sa jeunesse et vivant à présent à Goa ? Dans aucun de ces cas, le lieu de naissance ne détermine l'identité culturelle. Certains écrivains migrants sont nés de parents des cultures différentes, d'autres, originaires ou vivant dans des pays décolonisés, comme Goa, appartiennent à une culture minoritaire dans leur pays d'origine. Dans cette dernière catégorie sont inclus les écrivains goannais, Carmo de Sousa et Margaret Mascarenhas appartenant tous les deux à la communauté mineure, catholique goannaise.

Régine Robin, écrivaine de cultures multiples, s'interroge sur son identité, comment elle la vit et comment elle est perçue par les autres. « Française au Québec, au Canada, Canadienne en France, Juive polonaise des deux côtés de l'Atlantique, francophone, yiddishophone ? » Dans son roman *La Québécoise*¹, « roman de l'impossible identité »,² seule compte finalement la langue d'écriture. Roman de la parole, puisqu'il faut prendre la parole. Mais « quelle parole ? » « Se taire ? » (p.19) « sans ordre : ni chronologique/ni logique/ni logis. Souvent l'immigrante reste coite, « une voix muette », « en exil dans sa propre langue...une parole immigrante presque muette, sans ombre, sans écho ». Dans un Montréal hétérotopique, l'écrivaine met en scène la pluralité culturelle et linguistique de ses quartiers. Par une technique de collage, le récit se prête au fragmentaire, à l'hétérogène, au va-et-vient de la mémoire culturelle, ce grand poids référentiel où se logent les événements et les souvenirs de toute une génération. Le roman est situé dans les trois quartiers de Montréal : Snowdon, Outremont et Jean-Talon. Ces quartiers représentent chacun un groupe social ou une ethnie différente : La culture juive, la bourgeoisie francophone et la population immigrée, multiculturelle, multiethnique. Hétérogénéité spatiale, mais aussi brouillage temporel du passé et du présent, situation hors-temps, 'out of joint', comme l'aurait dit Shakespeare, entre le présent et le passé. Dix ans après la publication de son roman, Régine Robin écrira « Je n'avais d'autre ambition, en reprenant les techniques du collage, que de fictionnaliser l'inquiétante étrangeté que crée le choc culturel ... » (p.207). Cette technique de collage situe le récit dans un 'no man's land', un chez-soi et un nulle part, un non-lieu représenté par les innombrables listes de noms, dans le déracinement et la désorientation totale. « Québécoisité - québécoisité - je suis autre. Je n'appartiens pas à ce Nous si fréquemment utilisé ici : Nous autres-vous autres... Je n'ai pas d'ancêtres coureurs de bois... je ne connais pas la recette du ragoût de pattes... Je n'ai jamais été catholique. Je ne m'appelle ni Tremblay ni Gagnon... Je ne suis pas d'ici... On ne devient pas québécois. » (pp.53.54).

« Il n'y a pas un texte migrant »³ et donc il faut suivre l'évolution d'écrivains aux imaginaires très différents selon leurs itinéraires personnels. Si pour Régine Robin, l'écriture est l'identité même, pour Marco Micone, écrivain migrant italo-québécois, l'écriture est une quête identitaire. En tant que jeune adolescent, émigrant au Québec, envoyé dans une école anglaise par son père qui, pour lui, représentait tout ce qui était traditionnel et donc restrictif à l'émancipation personnelle, Micone est resté complètement coupé de la réalité de la société majoritaire francophone. C'est plus tard, à l'âge de dix-huit ans, qu'il a commencé à lire des romans, notamment les classiques québécois dont il cite *Le Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy comme le récit qui l'a ébloui et a changé sa vie en lui donnant une perspective de Montréal où il y avait aussi des francophones et une classe ouvrière avec laquelle il pouvait s'identifier. Ce sentiment du 'chez-moi', après la lecture des œuvres qui parlaient de la ville de Montréal, s'accroît encore par la découverte du terroir dans les *Trente arpents* de Ringuet et *Menaud, maître draveur* de Félix-Antoine Savard, livres qui parlent des valeurs francophones. Micone décrit ces lectures comme formatives de son identité : « Ces livres et ces auteurs sont en quelque sorte les piliers sur lesquels j'ai bâti mon identité... »⁴

Dans *Le Figuier Enchanté*⁵, roman autobiographique narrant le trajet d'une famille de paysans italiens et de leur installation au Québec à la poursuite du rêve américain, la conscience de classe et d'une identité collective soulève toute la problématique de l'adaptation à la société d'accueil.

La communauté de paysans italiens immigrants est victime d'une triple domination ou d'un triple exil : la méfiance contre le migrant proclamée à haute voix par la pancarte du voisin où se trouvent inscrits les mots : « Pas de chiens, pas d'Italiens »; ou encore le mépris de l'italien du nord industriel contre l'italien du sud rural. Le père de Nino écrit à sa femme : « je travaille pour un Italien qui traite les ouvriers comme des chiens » (*Figuier*, p.38) Un troisième exil est l'école anglaise où étudie le jeune Nino, coupé de la réalité francophone autour de lui. La communauté des paysans italiens, comme toute communauté d'exilés, se trouve renfermée dans sa culture originelle et pas très ouverte à cet Autre auquel elle est confrontée, placée qu'elle est dans ce chronotope de l'entre-deux, emblématique de toute situation d'exil.

La portée sociale du roman est bien évidente, la voix de Micone s'identifie à une communauté culturelle précise, mais ce fait ne le mène pas à la ghettoïsation, ce danger presque synonyme du nationalisme ethnique décrit par Régine Robin (*Québécoise* pp. 213, 215) comme un « fléau en littérature » . Dans le *Figuier enchanté*, Micone dénonce la ghettoïsation de la communauté italienne, surtout à l'école anglaise, comme le facteur le plus marquant des difficultés d'adaptation au Québec. Les immigrants italiens sont amenés à perpétuer leur marginalisation par leurs propres leaders qui, tout en se servant de la politique du multiculturalisme, consolident leur pouvoir, en tirant la population des italiens pauvres vers la culture dominante anglophone plutôt que vers la majorité francophone du Québec.

La diversité culturelle se manifeste autrement dans le contexte postcolonial où le colonisateur traverse les frontières afin de 'convertir ou périr', conversion d'une culture à une autre d'où a résulté soit symbiose, soit résistance en fonction d'une multiplicité de facteurs. A Goa, comme au Québec, la question identitaire est un sujet d'interminables délibérations. L'identité culturelle de Goa est marquée par la colonisation portugaise de 1510 à 1961, et par la lusitanisation de la population devenue objet d'intérêt pour les sociologues et les écrivains. Parmi ces derniers, *Angela's Goan identity*⁶ roman de Carmo de Sousa décrit par la critique comme *deceptively simple*, est porteur des marques identitaires de la société goannaise et des facteurs historiques et sociaux qui ont contribué à la construction de cette identité. Le titre montre clairement qu'il s'agit d'identité collective et des symboles et pratiques culturels de la communauté à laquelle appartient Angela .

Angela's Goan identity, écrit en anglais, est un récit chronologique, sans aucune complexité psychologique et stylistique où sont racontés les événements socio-historiques de l'époque de la Libération de Goa aussi bien que les changements qui se sont produits dans la structure d'une société déjà centenaire. La famille de la jeune Angela, 'bonne famille' de riches propriétaires à Goa, des 'batkars', (le mot veut dire propriétaire de terrain), ressemble en quelque sorte

à l'institution de la noblesse terrienne, partie prenante de l'histoire sociale de Goa, élite traditionnelle vivant dans l'ambiance complaisante engendrée par la certitude d'une situation politique stable dans un régime colonial déjà vieux de quatre siècles et demi. L'auteur parodie l'idée que se faisait cette élite en s'attribuant la mission d'être la gardienne de la culture goannaise entendue comme étant l'identité goannaise. Le début du récit s'ouvre sur la dernière dizaine d'années de la colonisation portugaise lorsque la jeune fille Angela, dont le père manifeste une préférence évidente pour l'Inde et pour tout ce qui est indien, est elle-même aveuglée par la ferveur patriotique inspirée aux jeunes Goannais par le système éducatif portugais.

Dès la naissance d'Angela, au moment de lui donner son nom de baptême, la famille se pose des questions sur le choix d'un prénom indien, *Anjali* ou d'un prénom chrétien, d'après les traditions catholiques des familles goannaises. D'où *Angela*, qui veut dire 'ange'. Les enfants, ces porteurs infallibles de l'identité pour les générations futures, grandissent en croyant que la seule nation est le Portugal, dont ils connaissent à fond l'histoire, la géographie et la langue. A l'école, les élèves sont convaincus que Goa fait partie du Portugal et que du sang portugais coule dans leurs veines. L'Inde était donc un pays inconnu, absent de leur imaginaire.

Après les événements de 1961, les Goannais sont confrontés à l'occupation de leur territoire par la population indienne qui, en dépit du fait de partager la même ethnie, ont une langue, une religion, un mode de vie et des valeurs différents. Cette période va voir éclore une littérature variée : œuvres de fiction, articles de journal, poésie, toute une gamme d'écrits plutôt orientés vers la nostalgie du passé et des questions identitaires. La nostalgie d'un mode de vie qui change, se transforme ou disparaît est rapportée non sans une certaine angoisse par Carmo de Noronha, auteur goannais d'expression portugaise: « *Une autre occurrence, les crimes, si fréquents aujourd'hui et auxquels on s'habitue, petit à petit, tant il y a de reportages dans les journaux, à chaque fois, d'encore un nouveau cas, même avant que nous ne nous soyons remis du choc de la veille, le crime dans toutes ses modalités [...] gangrène sociale jamais vue avant...* »⁷; et par Carmo de Sousa : « *Angela as a child was taught that honesty is the best policy. That policy in the present society failed to pay dividends. As a result, many Goans were losing their honesty and perhaps their identity marks.* » (*Angela* p. 146). « *Will Goans lose their honesty and with it a huge chunk of their identity, altogether ?* » asked Angela » (p.147). Pour le Goannais, son 'identité morale' se perd, et son identité culturelle se transforme. La famille d'Angela, qui devait normalement suivre des traditions bien établies propres à sa condition sociale, surtout lorsqu'il s'agit du mariage de ses enfants, est obligée de s'adapter aux temps changeants, d'accueillir en son sein des 'étrangers' comme le gendre Sikh du Punjab, un autre du Kerala et une belle-fille européenne.

L'itinéraire de la famille d'Angela est symbolique du parcours de toute la société goannaise, surtout de la communauté catholique, mise en contact avec cet Autre représenté par la population qui arrivait de partout en Inde. Goa est devenue l'Eldorado, le pays exotique, culturellement différent, où

les gens étaient très confiants, chaleureux et d'un esprit ouvert aux mœurs occidentales. Mais quel effet est-ce que cette nouvelle société hétérogène aura sur la société goannaise ? D'abord le Goannais se sent exilé dans son propre pays car son univers était jusqu'ici fermé et son espace culturel cloisonné. Toute son identité est donc remise en question par cette expérience de décolonisation, à la fois existentielle et politique. Petit à petit, le Goannais ne se reconnaît plus. Les langues courantes dans la région, le portugais, actuellement peu parlé et le konkani ont la concurrence d'autres langues indiennes. Il doit apprendre des langues régionales indiennes pour accélérer et mener à bien un processus d'intégration totale à l'Inde, son pays d'origine, mais dont Goa est restée écartée pendant des siècles. Le Goannais catholique est doublement exilé, il reste une minorité avec 26 % d'une population majoritairement Hindoue. Par sa religion, sa langue, son mode de vie et ses traditions, il devient l'Autre, une condition existentielle, qui s'encadre dans ce qu'Edouard Glissant décrit comme « exil intérieur ». « On peut être dans son pays, on n'est pas allé ailleurs, on est resté là, et pourtant on est coupé du mouvement du pays. Il y a beaucoup de gens qui dans leur pays sont en exil intérieur, c'est-à-dire qu'ils n'arrivent pas à s'adapter aux conditions du pays ». ⁸ Cela explique l'émigration massive des Goannais qui a débuté à grande échelle dans les années 60 vers le Canada, l'Europe et les Etats-Unis.

Angela's Goan identity est la peinture précise de la société goannaise, surtout chrétienne et l'identité changeante de celle-ci. Hindoue à l'origine, convertie au catholicisme par les Portugais, ayant adopté un mode de vie plutôt occidental, l'identité goannaise est aujourd'hui arrivée à un certain syncrétisme, grâce à la nouvelle génération beaucoup plus intégrée à la réalité indienne et souvent même non consciente d'un passé et d'une histoire assez récente. Les échanges, la mixité des cultures de toutes les régions de l'Inde et surtout ce besoin de dissociation identitaire dans un but intégratif, tout cela constitue une situation évolutive complexe.

Trois expressions de la déchirure identitaire ont donc été envisagées dans les lignes qui précèdent. Chez Régine Robin, le langage devient l'outil à travers lequel se fait entendre la voix identitaire. Dans *Le Figuier enchanté* et *Angela's Goan identity* de Marco Micone et Carmo de Sousa l'écriture met en évidence la portée sociale et l'identité collective du migrant. Le sujet migrant et le postcolonial ont la possibilité de mettre en évidence une nouvelle valeur : rester parmi les autres en les respectant, là où les cultures se méprisent, se préjugent et s'entre-tuent. D'après Marco Micone, l'émigrant accepte « d'appartenir à deux mondes et d'en faire la synthèse tout en assumant la complexité de son identité ». Cela inscrit ces deux écrivains dans la nouvelle dimension du « Tout-Monde » d'Edouard Glissant, cette poétique de la mondialité : « le sentiment que mon imaginaire et l'imaginaire du voisin se touchent, se complètent, se changent mutuellement, et c'est dans cet échange... (..) que nous trouvons des espaces pour vivre réellement nos diversités ».

Notes

- ¹ Robin, Régine, *La Québécoise*, Montréal, XYZ éditeur, coll. »Romanichels poche », 1993
- ² Nepveu Pierre « Qu'est-ce que la transculture ? » *Paragraphes*, Département d'études françaises, Université de Montréal, 2, 1989, p. 23.
- ³ Nepveu Pierre, *L'Écologie du Réel*, Montréal ,Boréal, 1988
- ⁴ Anne de Vaucher Gravili et al, *D'Autres Rêves : Les écritures migrantes au Québec*, Italie, Supernova, 2000, p.166
- ⁵ Marco Micone, *Le Figuier enchanté*, Montréal, Boréal, 1998
- ⁶ Carmo de Sousa, *Angela's Goan identity*, Panaji, New Age Printers, 1994
- ⁷ Carmo de Noronha, *Contracorrente : A Actualidade goesa*, Goa, Casa J.D. Fernandes, 1991, p.128
- ⁸ Landry-Wilfrid Miampika, (propos recueillis par) *Paris le 22 juin, 2002*, « *Migrations et Mondialité : Entretien avec Édouard Glissant* », *Africultures*, publié le 23/2/2004.

Bibliographie

- Robin, Régine, *La Québécoise*, Montréal, XYZ éditeur, coll. »Romanichels poche », 1993.
- Pierre Nepveu « Qu'est-ce que la transculture? » *Paragraphes*, Département d'études françaises, Université de Montréal, 2, 1989, p. 23.
- Pierre Nepveu, *L'Écologie du Réel*, Montréal ,Boréal, 1988.
- Anne de Vaucher Gravili et al, *D'Autres Rêves : Les écritures migrantes au Québec*, Italie, Supernova, 2000, p.166.
- Marco Micone, *Le Figuier enchanté*, Montréal, Boréal, 1998
- Carmo de Sousa, *Angela's Goan identity*, Panaji, New Age Printers, 1994.
- Carmo de Noronha, *Contracorrente: A Actualidade goesa*, Goa, Casa J.D. Fernandes, 1991, p.128.
- Landry-Wilfrid Miampika, (propos recueillis par) *Paris le 22 le 22 juin, 2002*, « *Migrations et Mondialité : Entretien avec Édouard Glissant*», *Africultures*, publié le 23/2/2004.